

mon séjour aux Indes j'ai rapporté des éblouissements de lumière et de soleil. Mes cartons sont remplis d'ébauches et d'études prêtes à devenir des toiles... Mais je ne parviens pas à sortir du cercle infernal des exploités qui se sont emparés de moi. On reçoit mes tableaux à l'Exposition, mais le public ne les comprend pas ou les dédaigne, et pendant que je m'épuise à un stérile labeur, vous souffrez de la faim et du froid. Qu'est-ce que j'apporte en comparaison de ce qu'il vous faut ? Rien ! et cependant il faudra vivre là-dessus pendant une semaine.

Arinda serra la main de son mari.

— Ton oncle s'apaisera, dit-elle, ou bien Maurice nous sera renvoyé par la Providence.

— Hélas ! fit Gaston, j'ai cessé d'espérer.

Arinda et Mélati l'entourèrent de tant de soins et de caresses, que son cœur et son esprit se réchauffaient pourtant. Ces deux âmes le comprenaient si bien, le chérissaient d'une façon si exclusive ! Le soir venu, il s'endormit plus calme, heureux de sentir planer autour de lui cette atmosphère d'amour qui transformait tout, jusqu'à la misère.

Et cependant elle régnait profonde et terrible dans cette demeure exigüe. On devait mesurer la part du pain, économiser le feu, éteindre vite les lumières. Les femmes raccommodaient leurs vêtements avec une admirable patience. Mélati ne semblait pas même songer que, jeune et belle, elle demeurerait privée de tout plaisir. Son cheval restait à côté de celui de son père, tous deux peignaient tant que la clarté d'un jour d'hiver le permettait.

A l'aube, le lendemain du jour où ses confidences avaient ravivé de douloureux souvenirs dans son cœur, Gaston se remit au travail, après avoir cherché dans un portefeuille un dessin représentant une superbe ruine hindoue.

Mélati descendit faire les provisions de la journée.

Quand elle remonta, elle tenait une lettre à la main.

— De Marolles, dit elle, père, une lettre de Marolles !

— C'est mon vieil ami Sameran qui m'envoie des nouvelles, sans doute.

Il la décacheta, la parcourut et parvint difficilement à maîtriser l'émotion qui, subitement, le prit à la gorge.

— Arinda, dit-il, Mélati, mon oncle m'appelle près de lui...

— Tu vois bien, Gaston, c'est le salut ! fit Arinda.

— Quand partiras-tu ?

— Aujourd'hui même.

— Et tu arriveras...

— A Grenoble, assez tard, je gagnerai Marolles et je logerai à l'auberge en attendant l'heure de me présenter chez mon oncle... cela vaudra mieux que de déranger Sameran au milieu de la nuit.

Gaston prit l'argent rapporté la veille et calcula mentalement :

— Je puis vivre avec cette somme et payer mon voyage en troisième classe... Pauvres chères aimées, vous vivrez comme vous le pourrez avec le gain de Mélati. Dans deux jours je vous expédierai des fonds.

— Ne t'inquiète pas de nous, père, dit Mélati, tu le sais bien, nous mangeons comme des oiseaux, ma mère et moi.

En un moment Arinda eut roulé dans un tartan quelques menus objets, et Gaston, voyant qu'il n'avait pas un instant à perdre s'il voulait profiter du prochain départ, embrassa sa femme et sa fille, et se dirigea vers la gare.

V

L'AUBERGE DU SOLEIL-LEVANT

Il y avait bien longtemps qu'elle balançait à sa tringle rouillée, l'enseigne parlante de dame Jarnille, la première aubergiste du canton. De temps à autre, quand un peintre en bâtiment traversait le pays, il payait sa note en redorant un soleil entouré de rayons et s'élevant au-dessus de la bande rouge de l'horizon. Pendant une semaine, Jarnille sortait sur le seuil de sa porte pour regarder dans toute sa gloire l'astre présidant aux destinées de sa for une ; elle renouvelait le bouquet de gui surmontant la niche dans laquelle une vierge de faïence recevait tour à tour les chaleurs de l'été et les neiges de l'hiver. La gaieté qui, d'ordinaire, rayonnait sur son honnête visage redoublait et devenait expansive. Elle confiait alors volontiers à ses voisines qu'elle serait assez riche pour se retirer des affaires, mais qu'elle atten-

rait l'âge de marier Colette, sa nièce, à qui elle laisserait son établissement en dot.

Jarnille n'avait pas toujours été aubergiste. Partie très jeune pour Paris, elle y apprit d'une façon remarquable la cuisine et la pâtisserie, réalisa des économies et, lorsque sa mère mourut lui laissant une belle maison sur la route, un jardin et un verger de deux hectares, elle songea qu'il doit être plus doux de commander chez soi que d'obéir aux autres. Un brave garçon, cocher dans la maison où elle surveillait les fourneaux, la demandait depuis longtemps en mariage, elle l'épousa, acheta une voiture qu'il conduisit de Grenoble à Marolles, remplissant de la sorte l'office de messager, portant les commissions, prenant des ordres, ramenant parfois en maraude un voyageur qui, naturellement, descendait au Soleil-Levant et en augmentait la clientèle.

Elle était nombreuse et choisie. Les chasseurs du pays s'y donnaient rendez-vous, et Jarnille retrouvait l'inspiration des grands jours, préparait des mets succulents, donnant envie de vider maintes bouteilles d'un vieux vin qu'elle gardait derrière ses fagots. Nul ne préparait comme elle une perdrix aux choux ou ne réussissait un civet.

Le bonheur complet de Jarnille dura dix années. Un soir, tandis que son mari revenait à Marolles, par un horrible temps d'hiver, il descendit de sa carriole afin d'alléger pour le cheval la fatigue de la montée. Le terrain avait été rendu glissant par les glaces ; lorsque Joli-Bois voulut remonter, il glissa, tenta de s'accrocher à la bride, tomba sur le sol et la voiture lui passa sur la poitrine. Il se traîna sanglant et brisé sur le chemin, le cheval le voyant immobile s'arrêta, flairant son maître et poussant des hennissements plaintifs. Au matin, une laitière aperçut Joli-Bois, le releva par un miracle d'énergie et le ramena au pas à l'auberge, où Jarnille commençait à redouter un malheur. En voyant son mari à demi-mort, elle ne perdit pas la tête, envoya chercher des sangsues à l'étang et les ap liqua tandis qu'on allait quérir le Dr Sameran. Mais Joli-Bois était resté trop longtemps sans secours sur la route glacée, le sang extravasé l'étouffait. Le souffle passait avec peine dans sa poitrine noire et tuméfiée dont trois côtes étaient brisées. Il expira après quatre jours d'une agonie comateuse, presque sans avoir le sentiment de sa fin et de la douleur de sa femme.

On crut longtemps que Jarnille ne survivrait pas à cette épreuve. La force de son tempérament la sauva, les obligations de son état l'obligèrent à secouer le fardeau de son chagrin ; lentement, les mois et les années accomplirent leur œuvre d'apaisement, et Jarnille retrouva son sourire de belle humeur. Elle prit son parti du veuvage, mais non pas de la solitude. Résistant à toutes les offres qui lui furent faites, elle refusa d'accepter un second mari. Quand sa sœur mourut, laissant Colette orpheline, elle adopta celle-ci et trouva que désormais elle avait un but dans sa vie.

Colette comptait quinze ans. C'était une svelte et mignonne créature, fine et blanche pour une paysanne, riieuse, accorte, remplie de bon vouloir, chérissant profondément sa tante et cachant au fond de son âme ingénue une tendresse qu'elle ne s'avouait pas encore. Colette savait que la belle auberge du Soleil-Levant lui appartiendrait quand elle aurait vingt ans, et qu'elle serait mariée, aussi en soignait-elle la clientèle autant que lui permettaient son intelligence et ses forces.

Ce jour-là dame Jarnille paraissait un peu morose. Le temps froid ne permettait guère de s'arrêter pour boire un verre de vin en passant et saluer l'hôtesse d'un mot amical. Les clients étaient rares, les profits resteraient maigres.

Colette tricotait dans l'embrasure de la fenêtre, et Rameau-d'Or tressait un fouet.

Rameau-d'Or avait dix sept ans, une laideur spirituelle, un cœur généreux et certaines ambitions cachées dans le plus profond de sa pensée.

Un matin on l'avait apporté blessé à l'auberge, et il y était resté.

Son histoire triste gardait des côtés mystérieux.

Quand il remontait vers le passé, cherchant à reconstituer la première moitié de sa vie, il savait bien alors qu'il était heureux, sinon riche. Une femme, sa mère sans doute, le couvrait de caresses et le comblait de soins. Il portait des vêtements à aux couleurs gaies, il se rappelait les lui avoir vu savonner en plein air dans un champ où poussaient des marguerites aussi hautes que lui, puis les étendre sur des sureaux couverts de fleurs, enfin les repasser devant

un feu clair. Brusquement la nuit se faisait dans sa pensée. Sa mère était-elle morte ? Il l'ignorait ; il se souvenait seulement de s'être un jour réveillé d'un lourd sommeil dans une voiture roulante, habitée comme une maison et séparée en pièces différentes : la cuisine où une vieille mégère faisait cuire des pommes de terre volées et du lard qu'elle avait mendié. La chambre à coucher renfermant trois lits dissimulés dans des armoires. On pouvait à peine se tourner dans cette voiture, mal suspendue sur quatre roues grossières, mais une seconde voiture suivait, et ce fut dans celle-là que le lendemain on l'obligea à prendre place.

Elle renfermait deux ours, un loup et une hyène. Cette triste ménagerie avait pour propriétaire une femme bohème dont l'âge demeurait problématique. Deux filles et trois hommes de la même tribu complétaient le personnel de la troupe. Elle ne se contentait point d'exhiber les bêtes, quatre pièces, composées par la vieille Saky, formaient un répertoire suffisant. Les trois hommes et les deux filles jouaient les rôles, Saky tenait la caisse, mais le pitre venait de mourir, un pauvre petit Meurt-de-Faim tué par les coups et le chagrin, et qu'on jeta dans un fossé, comme la carcasse d'un chien crevé.

Celui-là avait pour mission de revêtir une sorte de sayon blanc à bordure rouge, de se coiffer d'un bonnet de Janot auquel se balançait un papillon fixé par une tige de laiton, et de battre la grosse caisse. Pendant qu'il fut tout petit, on n'exigea point de lui d'autre service, plus tard il dut apprendre des parades et savoir accepter en souriant des coups de pied devant le public, après avoir reçu des coups de bâton dans l'intimité.

Une fois Meurt-de-Faim tombé dans le fossé, on chercha à le remplacer. La *maringotte* des bohèmes ensevelit un crime de plus, et un enfant volé devint le futur Janot de la parade, le prochain dompteur de la ménagerie.

Il fallut battre longtemps le pauvre petit pour l'obliger à répéter des exercices qui disloquaient ses membres et lui brisaient la poitrine. Il obéit, vaincu par la faim, et finit par se montrer avec les bêtes sauvages, jouant d'une sorte d'instrument criard pour faire danser les ours, distribuant des viandes saignantes à la panthère, apprenant par cœur les parades.

Il répétait les pièces avec une des filles et un grand garçon à cheveux roux, on lui donnait à manger, on l'habillait de défroques, et pour l'encourager on lui promettait de lui faire étudier quelque jour de véritables rôles.

Cette vie dura un temps dont il fut impossible d'apprécier la longueur. La seconde phase de cette vie de malheurs et de hasards allait commencer. Ceux qui le voyaient lui donnaient douze ans environ.

Un jour, aux environs de Grenoble, la troupe venait de dresser les piquets de la tente pour la représentation qui aurait lieu le soir. Les bêtes descendues de leur voiture, enchaînées à des piquets, paraissaient dormir. Tout à coup, un grand ours brun se leva, détira ses pattes, se balança d'abord à droite et à gauche, puis saisi d'un besoin soudain de liberté, il bondit d'une façon désordonnée, arracha le piquet enfoncé d'une manière insuffisante et s'élança du côté de la campagne. La halte des bohémien avait lieu à l'entrée d'un faubourg : la fuite de l'ours ne causa nulle épouvante parmi ces habitants, mais Saky aperçut le fugitif déjà loin, et appelant l'enfant, elle lui cria de le ramener.

Le petit courut sans crainte à cette bête qu'il connaissait, et ne tarda point à la rejoindre. Mais lorsque l'ours comprit qu'on voulait le ramener dans la voiture roulante, au moment où l'enfant allait saisir l'extrémité de sa chaîne, il se jeta dans un fourré.

Le bois était épais ; l'enfant, comprenant qu'il ne pouvait rentrer sans son compagnon, le suivit en appelant, mais la bête fuyait toujours de plus en plus affolée, et jamais le pauvre petit n'eut réussi à la saisir, si l'ours ne se fut reculé à la vue de deux bûcherons armés de haches.

L'enfant profita de ce moment, il saisit l'extrémité de la chaîne, mais alors l'ours rendu furieux se rapprocha de son jeune maître en poussant un grommellement sourd, éteudit les bras et serra l'infortuné sur sa poitrine puissante.

Les bûcherons épouvantés poussèrent de grands cris, mais aucun d'eux n'eut le courage de s'attaquer au monstre.

Ces cris attirèrent un chasseur courant les bois, un